

Rencontre entre le scientifique et le littéraire ?

Le lac inconnu. Entre Proust et Freud de Jean-Yves Tadié,
Gallimard, « Tracés », 188 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Numéro 242, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67996ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lanctôt Bélanger, M. C. (2012). Compte rendu de [Rencontre entre le scientifique et le littéraire ? / *Le lac inconnu. Entre Proust et Freud* de Jean-Yves Tadié, Gallimard, « Tracés », 188 p.] *Spirale*, (242), 77–79.

ment les hanter tel un retour du refoulé ou telles les cendres que répandra le volcan de la langue : « *“Ça parle” par ce volcan, la langue va parler par le feu.* » Oui, dans les Hauts Fourneaux de l'inconscient, le Brûler-Tout s'active, de la Bible à la Shoah en passant par Spinoza, qui ne cesse de revenir dans ce texte et dans le séminaire que Derrida lui avait consacré en 1986-1987. C'est là la plus grande violence qui soit, le *Gewalt* absolu, celui déplié par Heidegger, encore, mais également par Hobbes dans son *Léviathan* sous le motif de la puissance. Au fond, l'expérience du sacré et du sacrifice s'articule évidemment à la folie, à l'angoisse kierkegaardienne, à la *dé-raison* jusqu'à ce lieu sans lieu d'une responsabilité radicale. Dès lors qu'il s'agit de langue — et *a fortiori* de langue sacrée —, nous entrons dans l'expérience du bord de l'abîme, oscillant de l'indécidabilité même, laquelle entrouvre une survie qui fait sans doute écho chez Derrida lui-même à sa « *nostalgérie* », à la dimension marrane de sa pensée. Voilà qui fait d'ailleurs sonner étrange le fait qu'il glisse très rapidement sur cette entité que Scholem appelle, comme si cela était évident, la « *nation arabe* », de même qu'il semble laisser dans l'angle mort les conséquences du fait qu'en Palestine, la langue « *est surchauffée* ». Il y a là, au cœur de la lecture « *intérieure* » à laquelle il se livre — sans jamais perdre de vue les plis historiques de la lettre de la lettre et en se

gardant de faire basculer les deux interlocuteurs dans une « *onto-logique* oppositionnelle » —, une « *pensée du spectral et de la hantise* » qui traverse non seulement la lettre de Scholem, mais également la lettre de Derrida. Comment ce dernier n'aurait-il pas pu être brutalement concerné par le *double bind* qui fait dire à Rosenzweig que Scholem profane la sacralité messianique alors qu'il reproche à son destinataire d'ouvrir la voie à cette sécularisation ?

On aperçoit l'immense complexité de la question qui se déploie dans la seconde partie de ce texte du côté des potentialités infinies de la langue, de l'*hybris* et de la démesure. La lettre de Scholem, souligne Derrida, est *occupée* par l'avenir, colorée par la trame apocalyptique. Et cet avenir, il « *a le visage de “nos enfants”* », ce qui nous situe dans l'inextricable lien du sacrifice et de la vengeance transgénérationnelle. Autrement dit, à l'occasion du débat sur la langue, le principe de responsabilité se trouve convoqué au sens où Hans Jonas parle de « *l'éthique du futur* ». Ainsi, le legs de la langue implique une dette incommensurable : « *Ils [nos enfants] devront : nécessité, fatalité et dette, ils devront acquitter une dette que nous avons contractée, par notre faute ou notre crime, à leur place.* » C'est le versant tragique de la chose, surtout quand — comme c'est actuellement le cas au Québec — une génération a endetté

toutes celles qui ont suivi et rejette dans l'abîme l'idée même de penser cette *faute*. Nous retrouvons ici ce dont il était question dans *Histoire du mensonge*, c'est-à-dire la très grande violence du désaveu. On me permettra — usant de la parataxe — de conclure avec ce passage qui concerne au plus point ce à quoi la grève étudiante (très maladroitement nommée « *Printemps québécois* » ou « *Printemps érable* », malgré la joliesse de cette dernière formule) nous a confrontés et continue de nous confronter : « *Cette lettre [celle que Scholem adresse à Rosenzweig] est une lettre sur le pouvoir et la violence de la langue avec toutes les épreuves de force qui s'y engagent ; et cela se marque au retour des mots Kraft, Macht, Gewalt. Et si la croyance en cette force est aveugle, il fait reconnaître que la cécité est un autre motif majeur. Cette cécité catastrophique, qui n'absout personne, on ne sait pas s'il vaut mieux s'y tenir ou en sortir, s'il vaut mieux être lucide ou non voyant, et si la voyance a un sens normal ou le sens du voyant dans l'apocalypse.* » Traduits en termes philosophiques, tous les termes fondamentaux du conflit que nous aurons traversé sont réunis : pouvoir, violence, langue, croyance, responsabilité et alliance. Mais à ceux et celles qui le ramenaient à une insipide dynamique œdipienne, il faudra rappeler qu'il faut substituer la loi de surdité à la loi de la cécité. †



Rencontre entre le scientifique et le littéraire ?

PAR MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

LE LAC INCONNU. ENTRE PROUST ET FREUD

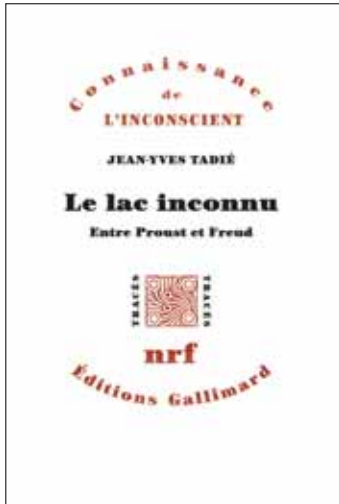
de Jean-Yves Tadié
Gallimard, « *Tracés* », 188 p.

Le projet est audacieux, la rencontre prévue serait fort belle. Une telle mise en écho, un dialogue imaginaire entre deux monuments du début du XX^e siècle ne peut que générer beaucoup d'attentes, beaucoup d'espoirs. Dès les

premiers mots de l'exergue, qui se déploiera plus tard au chapitre des lapsus, la magie de Proust tend à s'installer. Le voici qui s'avance, offrant ses phrases, son rythme, à la rencontre de Freud. Ce *lac inconnu* d'où émerge l'involontaire,

d'où s'échappe l'imprévisible ne pourra pas ne pas évoquer l'inconscient ou même l'ombilic du rêve.

Il ne fait aucun doute que Tadié connaît bien Proust. Et qu'il maîtrise aussi les



concepts psychanalytiques. Il débute en rassemblant quelques-unes des parentés qui unissent les deux hommes dans ce qu'il nomme si justement une « *consanguinité des esprits* » : le père de Proust aurait peut-être rencontré Freud chez Charcot, tous deux sont de culture juive, mais non-croyants, partageant une longue lutte contre une maladie mortelle, une œuvre toujours en devenir telle une cathédrale jamais achevée, une rupture avec la tradition, une passion pour l'art et surtout une *descente intérieure* qui les mènera, chacun à sa manière, à déplier à l'infini l'intensité de la vie psychique.

Puisque Proust commence la *Recherche* par un ensommeillement et que Freud souhaite que ses découvertes sur le rêve lui donnent une notoriété qui tarde à venir, ce sera par le biais du rêve que les croisements seront d'abord marqués par Tadié. Il a inventorié les rêves de Proust. Et il les présente à Freud pour y retracer les principaux mécanismes du travail du rêve. Les rêves de Proust, se demande-t-il, sont-ils calqués sur ses propres rêves ou les a-t-il créés de toutes pièces pour nourrir son roman, étoffer ses figures et ses personnages, et surtout — Tadié insiste là-dessus — pour à la fois montrer et dissimuler son homosexualité ? Sont-ils des récits de fiction ou des souvenirs ? Cette question inquiète Tadié qui s'y attarde beaucoup, bien qu'il écrive que ces rêves sont peut-être « *comme la sonate de Vinteuil, [fabriqués] à partir de petits morceaux différents : des rêves réels mais assemblés, revus* ». De fait, il considère les

rêves de Proust davantage en contrepoint des événements et des acteurs de sa vie réelle que comme la réalisation de désirs refoulés. Il me semble que chez Freud, les rêves, construits à partir des restes diurnes, s'avèrent nourris par des éléments infantiles (sexualité, traumas, conflits) et viennent, à l'insu de la conscience et de la censure, dans et par leur déguisement même, réaliser des désirs interdits. Ce dont Tadié tient peu compte. Par exemple, il observe le sadisme présent dans les rêves, sans souligner que le *lac inconnu* à l'intérieur de chaque rêveur est peuplé des sentiments souvent monstrueux et sans nuances de l'enfance. Bien sûr, il notera les rêves proustiens de parricide et ceux autour de la mort de sa mère ou de sa grand-mère. Beaucoup d'entre eux sembleraient relever d'un travail de deuil ou d'un désir « *de tuer le mort* » pour sortir de la peine. Ou de l'éternelle demande de reconnaissance et d'amour que Proust adresse à sa mère par le truchement de son œuvre. Ou encore, comme chez chaque rêveur, l'entrelacement du rêve et de la mort est une mise en abyme de sa propre mort, qu'il s'agisse de la nier ou de l'appréhender.

LE REGARD DU DÉTECTIVE : FEMMES, HOMOSEXUALITÉ ET MÉMOIRE

Ce qui agace par ailleurs, c'est que le travail d'analyse de Tadié ne cesse de vouloir inverser le sexe des personnages en se basant sur l'hypothèse que pour comprendre les rêves de Proust il faut rétablir l'inversion des acteurs. L'homosexualité, sans être jugée ou dédaignée, est ici trop traquée. Les lecteurs de Proust l'ont tous ressentie, déduite, constatée. Elle est fréquemment mise en scène. Il n'est pas besoin de la surligner partout. Cette insistance dans la volonté de restaurer l'inversion des sexes, tel un méticuleux regard de détective, produit une mise à plat. La magie du texte, l'onirisme des rêves ou des mouvements complexes entre les personnages en sont altérés. Le charme est sans cesse rompu. À croire que cette rencontre entre Proust et Freud, si elle peut plaire au scientifique, pourrait nuire au lecteur du littéraire.

Si le travail sur les rêves de Proust occupe une large part du livre de Tadié, celui-ci se fait fort d'élaborer un vaste tour des éléments de la théorie freudienne qui se

retroouveraient en jeu dans les pages de Proust. Ainsi en est-il de l'enfance, peu présente dans la *Recherche*, sauf pour son évocation du baiser et quelques autres passages. Ce souvenir inaugural, le drame du coucher, Tadié le rappelle, cache ou oblitère tout le reste. Les associations, chez Proust comme plus tard pour Nathalie Sarraute, grande lectrice de Proust, permettront de faire apparaître quelques lambeaux ou quelques pans de la petite enfance du Narrateur. Sous le thème *Femmes*, Tadié tente d'ouvrir de nouvelles parentés : pour les deux auteurs visités, elles seront « *inconnaissables* ». La Dora de Freud et l'Albertine de Proust présenteront les mêmes points de butée. Ici encore, a-t-on vraiment besoin de voir en filigrane d'Albertine, un homme, Agostinelli, pour comprendre l'attachement tout particulier dont elle est l'objet ? Cela permet à Tadié de dire : « *En somme, bien loin que la fille soit un garçon manqué, comme le croyait Freud vers 1920, pour Proust, c'est le garçon qui est une fille manquée.* »

Tadié s'arrête aussi à la scène primitive. Chez Proust, comme pour nous tous, elle évoque quelque chose de violent. La violence de la sexualité s'ajoutant à celle de l'exclusion. La particularité de Proust réside dans le fait qu'il la provoque souvent dans une démarche très élaborée pour connaître ou comprendre la jouissance de l'autre. La question posée à Tirésias dans la mythologie se pose à nouveau : qui de l'homme ou de la femme jouit davantage ? L'androgynie pourrait se donner comme solution à cette énigme. Avec, à l'horizon « *le couple éternellement amoureux de la mère et du petit enfant* », le désir d'être une femme, de désirer et de jouir en femme (idée empruntée à Coudert), s'ajouterait la répétition d'un tableau : le plaisir entendu, deviné, vu parfois, est plus fort que le plaisir éprouvé lui-même. La puissance du fantasme qui s'y nourrit déborde le ressenti de la mince réalité. Chez Freud, la scène primitive, l'amour pour la mère, tout comme l'Œdipe, est une découverte personnelle de son auto-analyse qu'il étendra à l'universel. Son homosexualité latente dont il fait foi dans les lettres à Fliess le rendra attentif à ce qui se jouera dans l'écoute de ses patients. Là où Proust ne s'intéresse pas à la genèse de l'homosexualité, Freud, à partir de lui-même comme de ses études

sur Léonard de Vinci, y cherchera les liens entre la place de l'enfant, l'attachement à la mère et l'effacement du père.

On aurait pu s'attendre à un développement plus approfondi sur ce qui relie Freud et Proust autour de la mémoire. Peu de chose ici. Tadié reprend les idées de Pontalis sur la mémoire sans cesse remaniée, loin de l'archive fixe. Pour Pontalis, toute l'œuvre de Freud pourrait

être considérée comme une vaste théorie sur la mémoire. Pourrait-on dire la même chose de Proust? Pour cette question comme pour d'autres, le très beau livre de Julia Kristeva, *Le temps sensible. Proust et l'expérience littéraire*, (Gallimard, « *nrf* essais », 1994), servait beaucoup mieux la pensée de Proust. De plus, il y a, avec Kristeva, une imprégnation de l'objet dans son étude qui guide son travail en la gardant très proche de

l'univers proustien. Celui-ci reste présent, chatoyant, avec toutes ses nuances dans les propos de Kristeva. On continue de l'aimer, on le retrouve à chaque page. Chez Tadié, il est disséqué, asséché, « désanimé ».

La rencontre imaginée par Tadié n'a pas donné les illuminations espérées aux lecteurs passionnés de l'un et l'autre. ⊥

Penser avec



PAR GEORGES LEROUX

PLUS D'UNE VOIX.
JACQUES DERRIDA ET LA QUESTION THÉOLOGICO-POLITIQUE
de Jacques Julien et François Nault
Éditions du Cerf, « La nuit surveillée », 332 p.

Voix et voies, le chemin du dialogue de pensée est ouvert depuis Socrate. Penser, c'est d'abord parler, entretenir dans cet espace où s'entrecroisent avancées et reculs, propositions et refus, arguments et démonstrations, le lien même de l'échange, de l'attente. Que cet échange structure, au confluent des paroles, l'exercice de la pensée — et cela malgré l'effort répété de son soliloque naturel, ce discours intérieur familier depuis saint Augustin —, Jacques Derrida n'a cessé de le rappeler. Même seul, l'autre parle en soi. S'il faut encore parler de cette « archi-écriture », ou de ce « supplément » dont il a fait le principe de la pensée, c'est parce que la pensée est toujours le contraire d'une maîtrise dogmatique, d'un énoncé platement linéaire. Dans le beau livre qu'ils présentent sur la question théologico-politique dans la pensée de Derrida, Jacques Julien et François Nault ont l'audace d'une pratique aussi inhabituelle que difficile de ce dialogue.

Leur entreprise est celle d'un échange construit d'abord entre eux, mais comme on doit le constater dès l'ouverture ce dialogue est une forme déployée dans la direction du tiers absent, le troisième interlocuteur qui est aussi le premier, celui qui a

précédé : Jacques Derrida lui-même, intervenant ici à chaque tournant. Les voix s'interpellent et si, très rapidement, on perd la trace de ceux qui parlent dans le présent du souvenir et de la recherche, c'est parce que ces deux voix ne sont qu'une dans la recherche de la présence absente. Leur différence travaille sur le rebond vers l'autre. Parlera-t-on, comme les auteurs le suggèrent, d'une mise en scène? On peut le faire, à la condition de faire sa place à l'inquiétude de ceux qu'apaise la pensée du tiers, toujours présent au moment où la pensée s'affole, dans tous ces lieux où les certitudes anciennes défont. Si elles réapparaissent, c'est encore lui qui les fait bouger.

Quelle sera ici, peut-on demander légitimement, la place du lecteur? Aucun ne sera forcé de prendre parti, et c'est ce qui sépare cette dialectique nouvelle du dialogue platonicien. L'échange, sans être fictionnel, ne contraint personne à se figer dans la position de l'ignorance ou du savoir, chacun pouvant, à chaque pas, prendre le risque d'une avancée, ou au contraire d'un recul nécessaire. Inutile de chercher la logique d'une assignation des voix à la position d'un savoir. Rien d'artificiel dans cette écriture à deux voix qui renonce d'emblée à



imposer une posture : « plus d'une voix », ce serait donc d'abord recueillir un héritage qui est aussi le devoir de « poursuivre une lecture plurielle ». Cet énoncé de méthode doit être pris au sérieux, car il entraîne à la fois le découpage du texte, progressant sur le fond selon une interlocution à vif, et le